

« Le génie, c'est l'enfance retrouvée à volonté. »

Charles Baudelaire

1

MON JARDINIER

Après ta disparition, je faisais souvent le même rêve. Tu n'étais pas mort. Tu vivais dans une île déserte, tropicale, en bleu de travail. Jardinier. Personne ne savait que tu étais là, c'était mon secret, et je t'avais pour moi toute seule.

D'UN SERGE À L'AUTRE

J'appuie sur la touche *rewind* et me replonge vingt-cinq ans en arrière, l'année de mes seize ans, en 1985.

Adolescente, enfourchant ma mobylette Ciao blanche pour aller au lycée Victor-Duruy, bien dans mes Converse, copines à l'appui, je me sens parfaitement intégrée dans l'univers qui m'entoure mais la tête remplie de rêves, d'espoir et d'aventures. J'ai le sentiment que tout est possible, que le monde m'est accessible, que je peux le maîtriser, agir sur lui. Je me sens comme tout le monde et pourtant unique. Il va m'arriver quelque chose.

Mes parents, professeurs de faculté, à la fois ouverts aux nouveautés et nourris de traditions, sont divorcés. Je vis avec ma mère et mes deux frères dans une petite rue calme au nom imprononçable près de la gare Montparnasse, dans le grand appartement d'un immeuble haussmannien. Je vois mon père régulièrement. Il m'emmène déjeuner dans les endroits

fréquentés par les écrivains, la Closerie des Lilas, Lipp ou le Café de Flore. Les lieux de littérature de la capitale.

De cette époque, j'ai des souvenirs de tranquillité. Je n'ai quasiment aucune responsabilité, sauf celle d'avoir des notes correctes. Je deviens adulte, indépendante, l'esprit léger, insouciant. Chez moi, je passe la majeure partie de mon temps en la compagnie de mes frères et partage avec eux le quotidien : parler, écouter de la musique, notamment les Rolling Stones dont ils sont fous, regarder la télévision, tricher au backgammon, travailler, rire. Vincent, l'aîné, sait tout faire, joue parfaitement de la guitare, compose des chansons, est passionné de géographie et de voyages. Antoine, le cadet, toujours inattendu, porteur d'énergie, original et créatif, capte l'attention. Ils m'ouvrent leur monde, celui de jeunes adultes, attentionnés envers leur petite sœur qu'ils protègent.

Ma mère travaille sept jours sur sept, avec une nuance, le dimanche toujours en musique. Tout est parti de ces dimanches. Elle écoute en alternance opéras et chansons françaises, Piaf, Montand, Brel, Reggiani. C'est ce dernier qui crée l'ambiguïté. Si pour moi il y a un Serge qui chante, c'est bien Reggiani. Mais...

Un jour, j'écoute *Love on the Beat* au walkman et ne comprends pas. C'est l'été, en Californie du Sud, sur une longue plage bordée de palmiers, face à

l'océan Pacifique. Je reviens en vacances dans cette petite ville côtière où ma mère a des attaches professionnelles et où l'on a déjà vécu un an de rêve en 1980. La vie y est extrêmement agréable, le climat idéal, la végétation luxuriante, les ciels et plages à perte de vue. Je passe mon temps dans l'eau, avec un *bodyboard*, une petite planche de mousse sur laquelle, allongée, je glisse au-dessus des vagues. Le soir, nous faisons des barbecues sur la plage où l'on brûle des marshmallows qui fondent dans la bouche.

Y a-t-il un autre Serge qui chante ? Qui est-ce ? Pourquoi ne l'ai-je jamais entendu chez moi le dimanche ? Quelle est cette nouvelle façon de chanter, le *talk-over*, et d'utiliser la césure des mots comme rime ? Et quel est ce son moderne si particulier ?

Je l'écoute en boucle tout juillet et août 1985.

Puis, rentrée des classes à Paris, à Victor-Duruy, un lycée près des Invalides. Le quartier n'est pas gai, il n'y a aucun commerce aux alentours, si ce n'est une boulangerie et le café Le Villars qui nous sert de refuge. Un matin, pendant la récréation, je vais boire un café au comptoir et tombe sur Philippe Léotard qui ne s'est pas encore couché et qui me touche droit au cœur par sa sensibilité et sa gentillesse.

Je vais au lycée consciencieusement mais sans y avoir de réelles attaches. Je viens de quitter une école où j'ai suivi toute ma scolarité, où je connais tout le monde, me suis fait mes principaux amis, où mon

nom de famille était connu des professeurs à cause de mes frères. Désormais, j'ai envie d'anonymat, de me fondre dans le groupe, sans me faire remarquer. Je travaille seule dans mon coin, sans difficultés. Je garde peu de souvenirs, pas même les photos de classe, ne retiens pas grand-chose de toutes les heures passées dans ce lycée. Mon esprit et mon cœur sont ailleurs, mais je n'ai pas oublié ce professeur d'allemand qui nous terrifie par son autorité démesurée.

Je suis une jeune fille bien dans sa peau, cultivant le sens de l'humour, le rire et l'audace. Toute ma classe et moi avons chanté debout la *Marseillaise* en cours d'histoire devant le professeur stupéfait. La communication avec autrui m'est savoureuse, je me régale des histoires des autres, des contacts, des gens. Curieuse et heureuse de vivre.

Première A, je suis littéraire.

L'automne 1985 fixe les choses, l'hiver les concrétisera.

CONCOURS DE CIRCONSTANCES

Trois événements surviennent coup sur coup.

Serge Gainsbourg chante au Casino de Paris en septembre 1985. N'étant au courant que depuis peu de son existence, je n'ai pas de billet. Je me rends seule au célèbre music-hall de la rue de Clichy, enfourchant le Ciao qui ne me quitte pas et me procure un sentiment de liberté en se faufilant dans les rues parisiennes. Une heure avant le concert, la billetterie ouvre ses guichets. Il reste quelques places dans le fond de la salle. L'ouvreuse me conduit au bout du couloir longeant les fauteuils, me dit de m'asseoir par terre et de ne pas bouger. De là, je dois être à trente mètres de la scène. Dès que la lumière s'éteint, discrètement, je rampe jusqu'au premier rang. D'un coup, je peux toucher la scène. Et là, je découvre, juste devant moi, le chanteur, le poète, l'homme, son répertoire, ses chansons. Je suis à un mètre de lui, je suis toute proche et ne cesserai plus de l'être.

Six mois auparavant, je ne connaissais pas son existence. Trois mois plus tôt, je découvrais son dernier album. Et là, devant lui, je réalise la complexité d'une œuvre immense, magnifique. Je me sens déphasée avec un je-ne-sais-quoi de proximité. Cet inconnu m'est bizarrement très familier. Une sorte d'évidence. On est comme ça à l'adolescence, totalement groupie, immodérée, sans réserve. J'ai acheté ma place cent dix francs, une affaire compte tenu du choc de la révélation. J'en parle à mes proches avec entrain, y retourne quatre fois les vendredis et samedis soir, emmenant toujours de nouveaux amis assister au concert à la meilleure place et... la moins chère. Mes copains et moi sommes excités d'être ensemble juste devant Serge. On allume nos briquets sur « Sorry Angel », « Je suis venu te dire que je m'en vais » et « La Java-naise ». On rit, on est pris par la musique, on bat le rythme, on se balance, on parle. Serge se penche vers nous à un moment et nous demande de chuchoter en mettant son doigt devant sa bouche, clin d'œil à l'appui. Après le concert, nous rentrons en métro, emplis de sons, d'images et d'émotions.

Le 16 novembre arrive, j'ai seize ans. C'est sûr, ça va être une grande année. Je le sens et suis prête. Ma mère m'offre une biographie de Serge, écrite par Gilles Verlant, chez Albin Michel. Le soir même, je ne peux m'arrêter de lire le livre, que je finis d'un trait. Nuit blanche.

Je pars pour le lycée, épuisée, direction le cours d'italien de Mme Lapeyronnie. La cinquantaine, habillée de façon plutôt austère, cette femme a une particularité : la digression. Elle est aussi surprenante que ses vêtements sont classiques. Ses cours sont entrecoupés de longues discussions n'ayant généralement aucun rapport avec la matière enseignée. C'est ainsi qu'on en vient à parler de Serge. Elle habite depuis des années rue de Lille, à côté de chez lui, et nous raconte l'avoir vu sortir son chien, se promener avec Jane, monter dans un taxi. Je ne peux l'imaginer. Comme si les artistes n'avaient pas d'adresse, ne vivaient pas dans le même monde que nous. Je ne la crois pas, la provoque. Et elle me répond : « Mais allez donc au 5 bis, rue de Verneuil si vous ne me croyez pas. » Tout est dit. Une adresse. Une réalité. J'enregistre.